

Règlements de comptes à Eco-Chorale

Pascal Combemale, *Espaces Temps*, n° 23-24, 1983



Avertissement

Pour éviter tout malentendu quant à son interprétation, le texte qui suit doit être présenté brièvement. Il s'agit d'un texte d'humeur écrit par un professeur de Sciences Economiques et Sociales (SES) déçu par l'orientation prise par une certaine recherche universitaire en Economie politique. Le genre ne laissant guère de place à la nuance, il est vrai que l'ensemble paraîtra caricatural, tant par l'abus des généralisations que par le caractère péremptoire des opinions avancées. Il devrait aller de soi que beaucoup de travaux sont au-dessus de nos critiques et que nous n'aurions pas la prétention de faire nécessairement mieux si l'on nous donnait les moyens de rivaliser avec ceux que nous jugeons si sévèrement. Pourtant notre rôle d'enseignant nous met en situation d'utilisateurs privilégiés des productions universitaires. A ce titre nous sommes plus que de simples consommateurs : notre travail pédagogique requiert un effort d'analyse considérable. Pour restituer correctement une théorie tout en la rendant accessible à nos élèves, il faut d'abord l'avoir parfaitement analysée. Toutes les insuffisances qu'on dissimule aisément derrière un langage ésotérique, tous les lieux communs que l'on travestit en pseudo-concepts, cessent de faire illusion dès qu'on les soumet à l'épreuve du décodage. Par conséquent nous estimons être en droit de nous montrer exigeants vis-à-vis de la qualité de la marchandise. Et nous en profitons pour déplorer la distance radicale qui nous sépare de nos collègues du "supérieur".

Cela étant précisé, la lecture de cet article peut poser un problème aux "non-économistes". Ces derniers souhaiteraient certainement connaître les noms des coupables afin d'éviter de les fréquenter ! Nous pensons qu'ils comprendront pourquoi nous avons finalement décidé de ne pas donner de références. Il serait vain de dresser une liste noire. De plus toutes nos critiques s'adressent à un "idéaltypique" auxquels les individus ne s'identifient qu'à des degrés divers. Enfin, nous ne voudrions pas que cette mise en garde soit reçue comme un prétexte au renoncement à l'égard de l'Economie politique. Il s'agit au contraire d'une invitation à persévérer destinée à ceux qu'un premier contact malheureux avec l'Economie politique aurait pu décourager. De la même façon, ce texte ne saurait être récupéré par les adversaires d'un enseignement théorique. C'est la volonté constante d'initier les élèves à la théorie qui nous a conduit à dénoncer ainsi les pratiques ségrégatives de certains théoriciens.

L'approfondissement de la crise des économies occidentales révèle une autre crise, celle du discours à prétention scientifique censé en rendre compte, l'"Economie politique". La redondance de la plupart des interventions sur le terrain de la théorie ne suffit pas à masquer cette faillite. A priori, ce constat peut paraître banal puisque il est repris par de nombreux auteurs comme un leitmotiv. Pourtant, à y regarder de plus près, on s'aperçoit que peu d'économistes en tirent réellement les conséquences. Qui prétend que le keynésianisme a vécu ? les néo-classiques... Qui démontre que l'Economie politique est dans l'impasse ? ceux qui se prétendent ses meilleurs critiques... Quant au marxisme chacun sait que ses adversaires le déclarent en crise depuis quelque temps déjà !

- Mais vous-même, comment allez vous ?

- Moi ? très bien merci.

Les "autres" sont en crise.

Que tant de critiques fleurissent, on ne saurait vraiment le déplorer puisque les avancées théoriques sont très souvent précédées par la remise en question des paradigmes dominants. Mais la critique sert aussi bien à détourner l'attention des véritables problèmes. Or il devient manifeste aujourd'hui qu'aucune analyse globale de la situation actuelle n'enlève l'adhésion. En conséquence, ceux qui s'efforcent de réfléchir sur l'essentiel, à savoir par exemple le repérage des voies de sortie de la crise économique, manquent trop souvent de références solides. Dans ces conditions, on ne s'étonne guère d'assister à une évolution quasi-pathologique d'un certain nombre de maîtres à penser de la tribu des économistes. Nous nous proposons donc d'ébaucher une typologie des déviations les plus à la mode, non dans l'intention d'ironiser à moindres frais, mais afin de dénoncer au travers de ces comportements névrotiques un tel gaspillage de ressources intellectuelles, alors que les enjeux présents nous semblent de la première importance.

Confronté à une agression directe, piégé dans une situation stressante, l'animal doit choisir entre la fuite et la lutte.

La fuite

Quelques économistes ont effectivement décidé d'abandonner totalement ou partiellement un navire qui prend l'eau de toutes parts. Pour l'abandonner totalement, il suffit de découvrir soudain que le discours économique ne répond pas aux critères de la scientificité. L'expérimentation en grandeur nature est impossible, la réfutation très difficile ou inutile, la théorie sert le plus souvent de travestissement à l'idéologie. De plus, les véritables problèmes de fond se posent à un autre niveau, politique ou historique par exemple... Dès lors on délaisse ce marécage pour adopter une vision plus englobante de la réalité sociale et, selon les goûts, on opte pour la sociologie, l'ethnologie, ou la philosophie de l'histoire... Une attitude moins extrême et plus répandue consiste à s'évader partiellement sous le bon prétexte de la nécessaire pluridisciplinarité. Deux procédés permettent alors de donner l'illusion de l'innovation. En premier lieu, il est toujours possible de rechercher dans une autre discipline les fondements d'un raisonnement économique. L'anthropologie, la psychanalyse, la linguistique, etc. fournissent les axiomes à partir desquels on répond "enfin" aux questions que d'autres avaient laissées en suspens. Le meurtre du père, la violence primitive, le bouc émissaire servent de matériau à ces entreprises de rénovation. Pourquoi pas, tant il semble évident que les économistes se fondent implicitement sur des conceptions psychologiques, sociologiques ou ethnologiques assez simplistes. Mais à la condition que ces nouvelles perspectives conduisent effectivement à trouver des réponses dignes d'intérêt et non à mettre uniquement en valeur l'érudition de l'auteur.

L'autre méthode consiste à emprunter des concepts clinquants aux sciences les plus fertiles du moment, comme la thermodynamique ou la biologie, pour répéter un vieux discours sous une forme qui l'habille mieux en le rendant plus "original". Pratiqué avec assurance, cet artifice plaît beaucoup au grand public et confèrera d'autant plus d'autorité à celui qui l'utilise que l'ésotérisme des concepts rendra le texte hermétique.

L'objet de l'"Economie politique" n'est certes pas constitué en soi une fois pour toutes et la sphère des activités économiques n'est pas indépendante des autres rapports sociaux, mais il n'est pas certain que ces médiations aient une valeur heuristique garantie dans le champ particulier de l'économie. Or, c'est la spécificité de chaque science sociale qui rend le dialogue interdisciplinaire fructueux.

L'agression

De la même façon, la critique n'est pas une fin en elle-même. Etape nécessaire, elle doit être dépassée. Il faut alors énoncer à son tour des hypothèses et formuler des propositions susceptibles d'être infirmées. Hélas, on a souvent l'impression que la pratique de la critique confère tous les droits, notamment celui de s'abstraire de toute critique, de telle sorte que l'on verse facilement dans le divertissement mondain. Ce genre s'accommode en effet très bien du "prêt-à-penser" et de la "langue de bois". D'un côté les théories bourgeoises, de l'autre les théories révolutionnaires, d'un côté les points de vue du capital, de l'autre ceux du prolétariat, etc. Sur de telles bases qui ont pourtant beaucoup servi, et l'on sait à quelles fins, il est tentant de pratiquer l'amalgame. En conséquence, pour se préserver, le "jeune économiste" apprend à éviter quelques thèmes tabous : parler de la loi de l'offre et de la demande, de valeur d'usage, d'individu ou de rareté, etc., c'est s'exposer à se voir désigner son "camp" d'office... Cette autocensure entrave considérablement le développement d'une théorie ouverte.

Mais la critique-prétexte prend également des formes plus insidieuses lorsqu'elle affecte de méconnaître les conditions mêmes de tout processus cognitif. Il en est ainsi chaque fois que l'attaque porte sur la fameuse clause : "toutes choses égales par ailleurs". Chaque théorie comporte par définition des présupposés et des données qu'elle pose a priori, sans chercher à en rendre compte par un raisonnement. Il semble donc facile de reprocher sans autre précision à un économiste d'avoir négligé tel ou tel aspect. Un néo-classique est en droit d'admettre sans la discuter l'existence du système capitaliste puisque cette hypothèse de travail est justifiée par l'objet de son analyse. L'erreur consiste à prendre pour donnée une variable essentielle qu'il conviendrait au contraire d'interpréter, mais ne réside pas dans la définition des limites d'un champ théorique. Ainsi, la plupart des critiques qu'on adresse à Marx n'entérinent pas la nature conceptuelle de la connaissance, ou elles opèrent une confusion naïve entre le concept et son objet. La validité d'une loi se juge relativement au champ dans lequel elle a été mise en évidence, le concept ne retient que certaines déterminations du phénomène et n'est *jamais* la totalité du phénomène. Ces vérités élémentaires n'interdisent pas, bien au contraire, de rechercher si les outils théoriques retenus sont adéquats, mais sans omettre les contraintes épistémologiques auxquelles se trouve soumis chaque chercheur.

L'enfermement

Quand le discours n'est plus en prise sur la réalité, il devient tentant de nier celle-ci. D'aucuns s'enferment alors dans un rituel d'exégèse du dogme, la pensée se fige, la réflexion approfondit et détaille sans avancer ; toutes ces formes de bégaiement intellectuel ne sont pas rares. Elles traduisent moins souvent un renoncement inavouable vis-à-vis d'impasses théoriques qu'une volonté affirmée de rester fidèle à certains engagements politiques, dont on considère, à tort nous semble-t-il, qu'ils ne sauraient s'accommoder de la remise en cause de postulats fondamentaux. Dès lors c'est la réalité qui a tort contre la théorie, ou, plus grave encore, c'est la réalité qu'il faut réformer pour la rendre adéquate à la théorie. Il s'agit de l'un des cas les plus répandus de comportement pathologique à tendance fortement schizophrénique.

Le taking off

Deux autres cas relèvent pourtant du même type de diagnostic. Dans le premier, le chercheur s'abandonne seulement aux délices de la réflexion pure. Convaincu (à juste titre) de la nécessité d'une rupture radicale avec l'empirisme, il erre sans but réel dans l'univers des abstractions. La logique discursive l'emporte, bien au-delà de la construction des concepts opératoires, on décolle... Fondée sur des principes épistémologiques souvent justes, cette attitude semble motivée par le désir secret d'en finir avec les impasses théoriques afin de produire une gnose définitive. La métaphysique donne toutes les réponses et élude les critiques externes : de quoi conquérir un repos bien mérité.

Dans le deuxième cas, le chercheur se propose de réécrire l'intégralité de l'histoire de l'analyse économique dans une perspective dont l'originalité ne saurait être mise en doute. L'"Economie politique" n'attend-elle pas son Einstein ? Savourer les joies de la création tout en déplorant l'incompréhension de ceux qui restent prisonniers du vieux monde, pourquoi pas ? La démarche serait séduisante si l'imagination se mettait au service d'une volonté réelle d'en revenir inlassablement aux questions essentielles, mais il advient souvent que ces discours-là s'enferment sur eux-mêmes, tout autant que les autres.

Cette typologie paraîtra caricaturale. Le genre l'exige et les individus ne sont jamais atteints par ces différentes maladies à l'état pur... D'ailleurs, cela finirait par se remarquer ! Pourtant nous pensons vraiment que trop de chercheurs s'isolent dans l'univers rassurant de leurs propres idées, en rupture totale avec le monde extérieur ; nous pensons vraiment que cette situation est entretenue par le mode de validation sociale de leurs travaux. Bien qu'on affecte facilement de tenir compte du biais introduit par les conditions sociales dans lesquelles sont produites les connaissances, peu d'universitaires en tirent pratiquement les conséquences. Confinés dans un milieu relativement "protégé", nos plus éminents théoriciens bénéficient de conditions d'existence matérielles qui ne les prédisposent pas à prendre la mesure de certaines réalités. Négligeant les problèmes du quotidien, ils se consacrent à des questions ne correspondant pas à une demande sociale immédiate (alors que les enjeux actuels devraient requérir leur mobilisation). Quant à la méthode, on oublie souvent quelques principes. Le réel n'est pas l'essence et l'apparence, car le monde des essences n'existe pas en dehors de la pensée du théoricien. On ne saisit jamais le réel en soi derrière le phénomène, on se contente de produire des représentations qui le rendent plus ou moins intelligible. La recherche n'est pas une fin en elle-même, mais elle doit nous aider à mieux comprendre afin d'orienter l'action.

Tous ceux qui se trouvent confrontés aux difficultés d'une pédagogie active savent combien les théories perdent rapidement leur crédit quand l'élève perçoit qu'elles ignorent délibérément les questions qu'il se pose. Tous ceux-là qui voudraient au contraire démontrer l'utilité et la fécondité du détour par le discours théorique éprouvent de plus en plus de difficultés à se faire entendre. Or, ces difficultés d'enseignement sont avant tout le signe d'une crise épistémologique de l'"Economie politique". Nous espérons que la schizophrénie, ça se soigne...

Un exemple, au hasard...

Nous allons nous contenter de citer quelques extraits d'un article paru dans le numéro 15 de *Critiques de l'Economie politique* ; il s'agit de la réponse de J. Fradin à B. Guibert à propos d'une contribution de ce dernier qui s'intitulait "Les ravages logiques" et qui concernait l'ouvrage de J. Cartelier et C. Benetti, *Marchands, salariat et capitalistes* (PUG, 1980).

« Pourquoi donc M. B. Guibert refuse-t-il de voir qu'il existe une théorie de la mesure (reposant sur l'idée de morphisme et de structuration) autre que la théorie de l'intégration ? (...) M. B. Guibert croit, sans doute, qu'une mesure-L (d'un clan dans R^+) est une application "concrète" qui associe les nombres-logiques aux choses réelles, et ainsi justifie le fondement (au sens métaphysique, l'archontat des choses) de l'économie-formelle-comptable physique dans la nature-réelle-matérielle" (...) Cependant, si l'on parle de prix comme élément de R^+ , si l'on parle d'homomorphisme de mesure, c'est que le "monde des marchandises" est structuré comme le discours logique dont on part (puisque l'économiste reçoit avec joie l'idée du prix comme nombre) : structuré non pas réellement (une structure réelle dont la structure formelle serait le reflet !), suivant toute forme de la doctrine aristotélicienne de l'âme, mais structuré en tant que "monde discursif", imaginaire, construit par projection (morphisme inverse) du discours" (...) M. B. Guibert est un Métaphysicien : il adhère sans réserve au Mythe Européen Onto-Théo-Téléologique. C'est pourquoi il ne peut comprendre le sens anti-ontologique de la théorie de la mesure (telle que l'initie Frege contre Husserl) ; réaliste, il ne distingue pas les questions essentielles ».

Voilà qui suffira certainement... Si le lecteur n'est pas définitivement rebuté par cette prose et s'il souhaite par conséquent rechercher les textes lui permettant de s'initier à une "autre" Economie politique, alors nous aurons le sentiment d'avoir été entendu.